

Conte cruel de la marginalité

Vic + Flo ont vu un ours de Denis Côté, Québec, 2013, 95 minutes

André Roy

Numéro 164, octobre–novembre 2013

30 films à ne pas manquer cet automne

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70481ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (2013). Compte rendu de [Conte cruel de la marginalité / *Vic + Flo ont vu un ours* de Denis Côté, Québec, 2013, 95 minutes]. *24 images*, (164), 59–59.

Conte cruel de la marginalité

par André Roy

Disons-le tout de suite, il n'y a pas d'ours dans ce septième long métrage de Denis Côté. Peut-être est-il dans le hors-champ. Comme le signalait Philippe Gajan dans son texte sur le cinéaste (*24 images*, n° 163), le hors-champ est bloqué dans ses films. Les plans sont fermés, «ceinturés par des forces invisibles», comme le sont les lieux dans lesquels se sont fixés ses personnages, lieux de l'immobilité, de la schizophrénie, des *États nordiques* à *Curling*, en passant par *Nos vies privées* et *Elle veut le chaos*. Les personnages vivent hors de la ville, se soustrayant de la vie en société – qui les rattrape inévitablement. Côté filme des marginaux ayant leurs propres codes sociaux et moraux, le plus souvent cryptés. Ils vivent en quelque sorte comme des bêtes, dans l'instinct et dans l'instant – comme l'ours, cet animal sauvage qui sert de métaphore autant à *Vic + Flo ont vu un ours* qu'aux autres œuvres du réalisateur. Une bête dans son repère, son enclos, comme dans *Bestiaire*, titre qui pourrait parfaitement définir toute l'œuvre du cinéaste, avec ses êtres reclus qui ne demandent qu'à être éternellement dans le présent, dans leur refus du monde.

Telle est l'attitude de Victorine, dite Vic (Pierrette Robitaille interprète vigoureusement ce rôle ingrat de femme possessive), qui s'isole dans une cabane à sucre à sa sortie de prison, attendant Flo, soit Florence (jouée souplement par Romane Bohringer), qui, elle aussi, vient de purger une peine d'emprisonnement. Elle a 61 ans; la fatigue se lit autant dans son attitude que dans son propos; l'auteur ose filmer son corps vieilli avec une précision anatomique. Vic n'est pas faite pour les bons sentiments ni pour la sympathie; ne refuse-t-elle pas de donner un peu d'argent à un jeune scout en lui disant qu'il joue mal du clairon, et ce, dès les premiers plans du film? La scène peut apparaître drôle, mais elle est sadique. Et elle demandera une réponse – pardon ou vengeance, on verra plus tard –, qui surviendra tout à la fin du récit où on revoit l'enfant avec son instrument; cette fois, Vic ne peut rien lui donner car elle est en train d'agoniser atrocement avec Flo, chacune ayant une jambe prise dans un piège à ours.

Le film fonctionne lui aussi comme un piège, Côté filant implacablement la métaphore jusqu'au bout.

Ce film opère effectivement comme un piège longuement et minutieusement préparé. Chaque séquence apporte un nouvel élément qui enrichit chaque fois la narration, la rendant aussi étonnante qu'impitoyable. Son déroulement diégétique est imprévisible. Petit à petit, des bribes d'information s'ajoutent d'une séquence à l'autre, complétant le récit comme un jeu de meccano où chaque pièce doit s'emboîter. Chaque avancée du récit est un point de tension qui permet de lever des ambiguïtés et de dévoiler des secrets, mais la narration n'étant pas gouvernée par quelque obligation explicative, elle maintient une certaine obscurité, voire une étrangeté quant aux situations et aux gestes des personnages.

Ainsi, au fur et à mesure du récit, on apprend que Vic est en liberté surveillée, mais on doit deviner l'origine de son crime (elle a été condamnée à perpétuité). De même qu'avec l'arrivée de Flo son lesbianisme est dévoilé. Le personnage de Jackie (interprétée par Marie Brassard, sublime) est encore plus opaque; se faisant passer, sous un faux nom, pour une jardinière, elle va justement piéger les deux femmes en échaudant un plan de vengeance machiavélique (deux pièges à ours qui coïncident Vic et Flo jusqu'à ce que la mort s'en suive), mais son mobile demeure pour le moins hermétique.

L'agent de probation, Guillaume (interprété parfaitement par Marc-André Grondin), est toujours sur son quant-à-soi, résistant à dévoiler une partie de sa vie.

Ce qui n'empêche pas Denis Côté de mener son histoire de vengeance à fond de train, avec des plans cadrés au cordeau, plus juxtaposés que liés, presque étouffants dans leurs tonalités sombres, qui claquent comme des coups de fouet. Avec des ellipses qui sont autant de moteurs du récit et la distanciation qu'on lui connaît, la vision de Côté, en apparence indifférente, s'avère douloureuse. Ce n'est jamais sordide ni complaisant. Entomologiste précis, il épingle ses personnages avec férocité. Et ce n'est qu'à la fin qu'il laisse filtrer de l'empathie pour eux, en particulier par la «résurrection» de Vic et de Flo, coup de force narratif qui a plus à voir avec la magie du cinéma qu'avec le réalisme. Et cette fin inattendue est fort émouvante; comme spectateur, on est même appelé à en jouir: le cinéma reprend le dessus. Avec une maturité dans le regard et une grande maîtrise dans la mise en scène, Denis Côté fait de *Vic + Flo ont vu un ours* moins un conte (comme le titre le suggère) qu'une fable aussi terrible que passionnante sur la cruauté fatale des relations humaines. 📺

Québec, 2013. Ré. et scé.: Denis Côté. Ph.: Ian Lagarde. Son: Frédéric Cloutier et Stéphane Bergeron. Mont.: Nicolas Roy. Mus.: Mélissa Lavergne. Int.: Pierrette Robitaille, Romane Bohringer, Marc-André Grondin, Marie Brassard, Georges Molnar. Prod.: Stéphanie Morissette (La maison de prod) et Sylvain Corbeil (Metafilms). 95 minutes. Dist.: Funfilm.

